

KAAI
THEATER

CONNECTION BXL

DOUBLE BILL

JEANNOT KUMBONYEKI LE KOMBI

+

ROCHDI BELGASMI OULED JELLABA

22/12 20:30 | KAAISTUDIO'S
DANCE | 1H25 (INTERMISSION EXCLUDED)



JEANNOT KUMBONYEKI LE KOMBI

NL Een kombi is het typische privé-taxibusje dat in Kinshasa en in veel andere Afrikaanse steden het straatbeeld bepaalt. Het is er zowat het enige collectieve vervoersmiddel. De Kinois brengen er 's ochtends en 's avonds uren in door, opeengepakt en bezweet, hun lot in handen van de roekeloze chauffeurs. In zijn eerste solo neemt Jeannot Kumbonyeki deze kombi als vertrekpunt om het te hebben over de dagelijkse realiteit, de publieke voorzieningen én de positie van de kunstenaar in zijn land: de Democratische Republiek Congo. 'We houden angstvallig onze zakken in het oog, we maken grapjes, we commentariëren de politiek, het te dure leven of het meisje in een strakke rok. We gaan op de één of andere vreemde manier toch vooruit, ondanks het beleid van onze leiders.'

Jeannot Kumbonyeki leeft en werkt in Kinshasa. Hij danste in het werk van o.a. Ula Sickle (Kinshasa Electric) en Faustin Linyekula (*more more more... future, Sur les Traces de Dinozord*).

FR Un kombi est le minibus-taxi privé typique des rues de Kinshasa et de bien d'autres villes d'Afrique. C'est à peu près le seul moyen de transport collectif. Les Kinois y passent des heures le matin et le soir, entassés, en sueur, abandonnant leur destin aux mains de chauffeur risque-tout. Dans son premier solo, Jeannot Kumbonyeki prend ce kombi comme point de départ pour aborder la réalité quotidienne, les services publics et le statut de l'artiste dans son pays : la RDC.« Nous tenons scrupuleusement nos sacs à l'œil, nous plaisantons, nous commentons la politique, la vie chère, et les filles en jupes moulantes. De l'une ou l'autre façon, nous avançons, malgré la politique et nos dirigeants. »

Jeannot Kumbonyeki vit et travaille à Kinshasa. Il a dansé, entre autres, dans Kinshasa Electric d'Ula Sickle et dans *more more more... futur, Sur les Traces de Dinozord* de Faustin Linyekula.

EN A kombi is the typical private taxi-van that determines the street scenes of Kinshasa and many other African cities. It is more or less the only collective means of transport. In the morning and the evening, the Kinois spend hours in them, packed together and sweating, their lives in the hands of the reckless drivers. In his first solo, Jeannot Kumbonyeki is using this kombi as a premise to talk about everyday reality, public provisions, and the position of artists in his country, the Democratic Republic of Congo. 'We anxiously keep an eye on our bags, we make jokes, we discuss politics, how life is too expensive, or the girl in a tight skirt. In some strange way we do still progress, despite the policies of our leaders.'

Jeannot Kumbonyeki lives and works in Kinshasa. He has danced in the work of Ula Sickle (Kinshasa Electric) and Faustin Linyekula (*more more more... future, Sur les Traces de Dinozord*), among others.

BIOGRAPHIE

JEANNOT KUMBONYEKI

Jeannot Kumbonyeki vit et travaille à Kinshasa. Né et grandi à Kisangani, il entre dans le monde artistique en 2008 comme acrobate du groupe de danse urbaine, Lil Saint de 2009 à 2011, il suit tous les ateliers de danse organisés par les Studios Kabako et se forme auprès de Faustin Linyekula, Papy Ebotani, Hafiz Dhaou, Ula Sickle ou Clara Bauer (théâtre)...

En 2010, Jeannot quitte Lil Saint et crée les Keep Quiet accompagné par quelques amis du quartier et se produit régulièrement à Kisangani et en Province Orientale. Un an plus tard, il est sélectionné par Vodacom et remporte le prix du jury du meilleur danseur congolais de la Vodacom Kata Dance.

Depuis 2014, il est l'un des trois danseurs de Kinshasa Electric, une création de Ula Sickle, qui a depuis tourné dans le monde entier. Depuis 2014, Jeannot est aussi l'un des 9 danseurs congolais et sud-africains du laboratoire Redefining... home-work, un laboratoire qui l'a conduit à Kisangani, puis Durban et en 2017 à Bâle en Suisse, sous la direction conjointe de Boyzie Cekwana et Faustin Linyekula, en collaboration avec Pro Helvetia Johannesburg.

Depuis 2016, Jeannot fait partie de la distribution de deux pièces de Faustin Linyekula, *more more more... future* et *Sur les traces de Dinozord*, deux pièces avec lesquelles il a tourné en France (Paris, Reims, Toulouse, Le Mans), en Espagne et aux Etats-Unis (New York, Los Angeles).

En décembre 2017, Jeannot est l'un des performeurs invités par Faustin Linyekula à se produire au Palais royal à Amsterdam dans le cadre de la Cérémonie 2017 du Prince Claus Fund. Jeannot travaille actuellement comme interprète pour la prochaine création de Mickael Disanka et Christiana Tabaro, *Géométrie de vie*, en coproduction avec les Studios Kabako. *Le Kombi* est sa première création.

ROCHDI BELGASMI

OULED JELLABA

NL In deze solovoorstelling brengt Rochdi Belgasmi het swingende Tunis uit de jaren 20 weer tot leven. Wanneer 's avonds de bakkerijen, viswinkels en slagerijen transformeerden tot cafés chantants, verschenen er mannen als 'Ouled Jellaba'. Ze schonken thee, jongleerden en zongen – maar vooral dansten ze: als vrouw. Door de toename van vrouwenrechten, inbegrepen hun recht om publiekelijk te dansen, voelden deze drag queens zich meer en meer naar de marge gedreven. De sterren van weleer raakten geleidelijke vergeten en verdwenen uit de officiële geschiedenis. Belgasmi brengt niet alleen een indrukwekkend eerbetoon aan de kwaliteiten van deze performers, maar bevraagt ook de hedendaagse taboes rond gender en seksualiteit in de Tunesische samenleving.

Belgasmi woont en werkt in Tunis. Met *Ouled Jellaba* won hij de Prix International de la Fondation Rambourg en de Prix du Public op het Festival Tunis Capitale de la Danse.

FR Dans ce solo, Rochdi Belgasmi ranime la Tunis swinguante des années 20, quand le soir, les boulangeries, les poissonneries, les boucheries se transformaient en cafés chantants et qu'y apparaissaient des hommes en Ouled Jellaba. Ils servaient le thé, jonglaient et chantaient – mais ils dansaient surtout, habillés en femme ! Avec l'avancée des droits des femmes, y compris celui de danser en public, ces drag queens avant la lettre se sont senties de plus en plus marginalisées. Les vedettes d'antan ont graduellement sombré dans l'oubli et ont disparu de l'histoire officielle. Belgasmi ne rend pas seulement un hommage vibrant à la qualité de ces performeurs, mais interroge aussi les tabous actuels autour du genre et de la sexualité dans la société tunisienne.

Belgasmi vit et travaille à Tunis. *Ouled Jellaba* lui a valu le Prix International de la Fondation Rambourg et le Prix du Public au Festival Tunis Capitale de la Danse.

EN In this solo production, Rochdi Belgasmi brings the swinging twenties in Tunis back to life. In the evening, the bakeries, fish shops, and butchers' shops were transformed into café chantants, and men transformed into 'Ouled Jellaba'. They poured tea, juggled, and sang, but more important than anything else, they danced – as women. Due to the increase in women's rights, including the right to dance publicly, these drag queens felt increasingly marginalized. The stars of yesteryear were gradually forgotten and were erased from official history. Belgasmi is not only presenting an impressive tribute to the qualities of these performers, but also questions the contemporary taboos around gender and sexuality in Tunisian society.

Belgasmi lives and works in Tunis. *Ouled Jellaba* won the Prix International de la Fondation Rambourg and the Prix du Public at the Festival Tunis Capitale de la Danse.

ROCHDI BELGASMI, LA RÉVOLUTION PAR LA DANSE

ENTRETIEN AVEC ROCHDI BELGASMI, PAR ANNE A-R (EXPLICITE, 15/09/2018)

Comme une femme et comme un homme. Il réveille les danses traditionnelles de Tunisie pour faire bouger les mentalités. Portrait du danseur-chorégraphe Rochdi Belgasmi. Le printemps arabe par le corps.

« J'ai vu comment mon père s'est comporté avec ma mère. Ma mère était vraiment une femme soumise. Elle ne voyait la vie, l'extérieur qu'à travers le trou de son safseri (voile blanc traditionnel tunisien, ndlr). Le seul moment où elle se sentait libre, capable d'être dedans et dehors à la fois, c'était sur le toit de sa maison. Quand j'étais enfant, je voulais moi aussi être sur le toit avec elle, mais elle me chassait. Elle se cachait derrière les draps qui séchaient et elle regardait la rue. Les hommes dans les cafés, assis aux terrasses. Elle aussi aurait voulu s'asseoir en terrasse, pour rien, seulement comme ça ».

Rochdi Belgasmi danse. Et il est tunisien. L'un ne va pas sans l'autre. L'un dit l'autre. Un artiste qui casse tous les codes et tous les genres. Formé à la danse classique et contemporaine « occidentale », précise-t-il. En 2011, après la révolution, il change « de langage ». « Nous, les artistes, nous avons à ce moment-là, récupéré le langage tunisien. Avant, nous étions dans une approche sublimée de l'art, presque utopique. Mais l'art est venu de la rue. J'ai récupéré le langage de la rue. J'ai rempli la distance entre la vie et l'art. Je n'ai plus eu besoin d'utiliser le langage occidental de la danse. J'ai appris à nouveau des mouvements, des gestes qui étaient en moi, autour de moi, qui me rattachaient à la terre et qui font partie de notre patrimoine. »

À la terrasse d'un café du 11^e arrondissement de Paris, Rochdi sort de deux heures de workshop. Ses muscles sont encore tendus mais « il n'a plus mal nulle part », porté par la danse jusqu'au lendemain matin « comme une libération ». Il grignote une planche de fromage avec un verre de vin blanc. Il aime la raclette mais ce n'est pas de saison. Qu'est-ce qui prédisposait Rochdi à la danse ? Il ne le sait pas lui même. Mais il danse depuis longtemps, depuis toujours. Il est né il y a 32 ans dans une famille nombreuse de Sousse, avec des frères, des sœurs, des demi-frères et des demi-sœurs, d'un père « Don Juan ».

En revanche, il sait pourquoi la sensualité fait partie intégrante de son travail. Pourquoi il danse déguisé en femme, pourquoi il veut changer le regard sur les genres. Car « en femme, tu t'approches du corps tabou, du corps dangereux, du corps désirable. Et ainsi non seulement tu fais vaciller le féminin mais aussi le masculin ».

En 2013, il crée *Zoufri* un spectacle où il revisite le Rboukh, danse des ouvriers de la

fin du 19^{ème} siècle. Les travailleurs se retrouvaient alors dans des « cafés chantants » et dansaient leur quotidien au travail, l'effort physique, mais aussi et surtout leurs vies sexuelles et leurs frustrations. Rochdi monte alors sur scène en bleu de travail, enlève le haut assez rapidement, se ceint les hanches d'un foulard traditionnel et au rythme des tambours tunisiens rejoue le travail et le désir, l'hédonisme et la sensualité. « Je bougerai mes hanches de rêves en rêves, de bord en bord », écrit-il en présentation de cette création. Lors du festival de Carthage en 2017, alors que Rochdi interprète *Zoufri* torse-nu sur la scène, des députés du parti Ennahda (parti islamiste tunisien), assis au premier rang, se cachent les yeux, tournent la tête pour ne pas voir ce corps et ces gestes. Il sera ensuite menacé de mort par des salafistes.

En 2017, il joue un homme souvent nu, magnifique et magnifié, devenu la muse d'une jeune photographe dans *L'amour des hommes*, un film de Mehdi Ben Attia. Encore une fois, les conservateurs tunisiens frémissent d'horreur face à ce corps « masculin exposé, maté, tentateur et cette femme devenue spectatrice et non plus objet ».

Rochdi dérange les esprits étroits car tout dans son travail les provoque, les hérisse, les remet en cause. Mais il insiste, pousse à sortir des genres, à accepter le féminin dans le masculin.

Briser les frontières qui définissent ce qui est homme et ce qui est femme, dans une société au fond très normée malgré la révolution. Non seulement, il se revendique féministe – ce qui pour certains en Tunisie est déjà une altération de la virilité – mais en plus il veut réintroduire le corps dans la rue. Faire exploser au grand jour, la sexualité masculine, tout aussi tabou que la sexualité féminine. Faire apparaître les fragilités des hommes à travers leurs désirs. Obliger les hommes à accepter leur propre sensualité afin que le « corps social » enfermé dans des représentations masculines laisse la place à la femme.

Lorsqu'il se produit dans la rue, il invite les gens à le rejoindre pour danser aussi. Il occupe alors l'espace public, non seulement avec son corps mais aussi avec le corps des autres.

Ici et là, il propose des ateliers ouverts aux femmes et aux hommes pour réapprendre ces danses populaires, parfois oubliées. « C'est un art éphémère, car sa grammaire n'est écrite nulle part. Il faut le transmettre et le partager. »

Car la danse de Rochdi Belgasmi est profondément politique. Elle questionne et bouscule. « On est dans un pays qui a besoin de secouer les choses, de les bouleverser, de les provoquer. Je le fais tous les jours. Mais nous avons besoin aussi, de partages, de joies, de vivre ensemble. Mon travail s'appuie sur les deux. Il est très sérieux et très tranchant. Mais je le fais à travers la danse et la danse populaire. À travers le sourire et l'énergie. »

Quand Rochdi danse, ça ressemble parfois à une lutte tellement la force qu'il va chercher au fond de lui peut-être dévorante. Il ne s'en rend pas compte mais son visage aussi a ces deux faces, la tempête et la joie qui emportent successivement tout le monde sur leur passage. Parfois, il se crispe en dansant, sa lèvre supérieure remonte, ses yeux ne clignent plus, presque révoltés. Et puis le sourire gagne la bataille, la bouche s'ouvre, il regarde les gens autour de lui et il rit. Puis à nouveau une vague dévorante et énergique, d'abord sourde faite de tambours lourds, de terre et de passé apparaît et à nouveau le rythme, l'ondulation et la joie transpercent le reste.

« Je veux que les choses changent en Tunisie, que les mentalités changent et évoluent ainsi que les lois. Je veux qu'on donne à la danse sa place entière dans la société en tant qu'art et aussi comme lieu de partage, pour libérer les corps. » Et pourtant. Comme les autres artistes programmés au 1er festival VIV'ART'UNIS cette semaine à Paris, Rochdi Belgasmi aurait dû recevoir une subvention du ministère de la Culture tunisien. Mais non. Il s'est vu refuser le tampon du ministère. Trop critique, trop provocateur, trop révolutionnaire sans doute. Mais il est là, même s'il dérange, même s'il n'est pas ce que le ministère voudrait voir exporter de l'art national.

« Une histoire comme la mienne ne devrait jamais être racontée, car mon univers est aussi fragile que tabou... Rien ne me disposait à devenir danseur, mais c'est le destin qui décida ainsi... Et me voila, enfin devant vous... savez-vous qui je suis ? Et savez vous ce que j'étais ? Un danseur, n'a pas de vie, il vous divertit... Nous vendons nos talents mais pas nos corps... Nous donnons du plaisir à la vie... »

Ce texte introduit le spectacle *Ouled Jellaba*. L'histoire vraie d'un danseur travesti des années 20 dans les faubourgs de Tunis. Pour 3 francs, l'homme se changeait en femme et dansait dans les bistrotts, boucheries et les boulangeries devenues « cafés dansants » jusqu'au petit jour. Un texte aujourd'hui tatoué sur son torse, comme un manifeste qu'il emporte avec lui et fait vivre à chaque mouvement de son corps.

JEANNOT KUMBONYEKI LE KOMBI

DIRECTION, PERFORMANCE, VIDEO Jeannot Kumbonyeki | LIGHTING DESIGN Jeannot Kumbonyeki ASSISTED BY Jean-Pierre Legout | OUTSIDE EYE Faustin Linyekula | PRODUCTION STUDIOS Kabako/Virginie Dupray | CO-PRODUCTION Institut français/Danse l'Afrique danse with the support of la Fondation Total.

ROCHDI BELGASMI OULED JELLABA

CHOREOGRAPHY & PERFORMANCE Rochdi Belgasmi | SCENOGRAPHY Marwen Heni | MUSIC Oussama Saidi | LIGHTING DESIGN Riadh Touti | PERCUSSION Assem May | COSTUME DESIGN Raja Najjar | ACCESSORIES Sabeur Ajili, Ahlem Jazzar | VIDEOS Ahmed Thabet | IMAGES Yosri Dahoithi | GRAPHIC CHARTER Imen Mahmoudi | SUPPORT The Arab Fund For Arts and Culture, Théâtre El Hamra (Tunis), French Institute of Tunisia – Ministry of Culture

